

Keegan, John. *The Mask of Command*. London (England), Cape Goliard Press, 1988, 378 p.

Rychard A. Brûlé

Volume 20, Number 4, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/702594ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/702594ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brûlé, R. A. (1989). Review of [Keegan, John. *The Mask of Command*. London (England), Cape Goliard Press, 1988, 378 p.] *Études internationales*, 20(4), 912-914. <https://doi.org/10.7202/702594ar>

traité de Versailles et partager, encore une fois, la Pologne » (p. 52).

Les États européens, économiquement faibles et endettés, politiquement divisés, ne peuvent garantir l'indépendance du continent face à la Russie soviétique et aux États-Unis d'Amérique.

La Société des Nations, comme organisation de prétention universelle, dans les faits, propose de régler les questions européennes. Condamnée à l'impuissance, l'auteur propose la réorganisation de la SDN sur base de l'équilibre entre les puissances. La Société des Nations, appelée à maintenir le statu quo européen décidé par les puissances victorieuses, contribue au maintien du danger « d'une nouvelle guerre en Europe ». Coudenhove-Kalergi écrivait ces lignes prophétiques en 1923.

« L'Europe ne fut qu'affaiblie par la dernière guerre mondiale; une nouvelle guerre lui donnerait le coup de grâce... Quelle que soit l'issue de la future guerre européenne, la seule puissance qui en sortira victorieuse sera la Russie. L'auto-destruction de l'Europe prépare le chemin à l'invasion russe » (p. 81).

Après une analyse économique et politique de la situation européenne, le précurseur de l'unité européenne propose un programme d'action. L'objectif de ce programme est de réaliser les États-Unis d'Europe, l'Union paneuropéenne des États en vue de promouvoir l'unité du continent. En fait, l'Union paneuropéenne regroupait les partisans des États-Unis d'Europe entre les deux guerres. Dans la plupart des pays européens, il existait une section nationale de l'Union.

Malgré la clairvoyance prophétique de Coudenhove-Kalergi, la construction de l'unité européenne n'a commencé, dans les faits, qu'après la Deuxième Guerre mondiale. Les facteurs extra-fédérateurs – présence militaire de l'URSS en Europe cen-

trale et orientale, prépondérance économique américaine et présence militaire en Europe occidentale – ont contribué à la construction de l'unité de l'Europe.

Le message de Coudenhove-Kalergi n'a pas perdu de son actualité puisque si l'Europe veut se présenter au rendez-vous de l'Histoire, elle doit poursuivre la construction de son unité.

PAUL PILISI

*Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi*

KEEGAN, John. *The Mask of Command*. London (England), Cape Goliard Press, 1988, 378 p.

J'ai connu John Keegan au printemps de 1985. Déjà, à cette époque, sa réputation était faite, ses oeuvres avaient été bien reçues et il frisait la célébrité. Mais il était préoccupé par autre chose, presque toute son attention était portée sur l'ouvrage dont j'ai le plaisir de faire la recension aujourd'hui. Vous ne serez pas déçus; *The Mask of Command* ne peut qu'ajouter à la réputation déjà bien établie de son auteur.

Les historiens militaires ont cherché longtemps des caractéristiques ou des comportements communs aux grands chefs de guerre afin d'enseigner ceux-ci aux jeunes officiers. Ils ont tenté de discerner ce qui pourrait expliquer le succès de certains chefs et la défaite d'autres. Ainsi, la lecture qu'a fait Keegan de Clausewitz est intéressante. Selon lui, *De la guerre*, l'oeuvre maîtresse de Clausewitz, comme tous les ouvrages de stratégie, révèle le produit de l'expérience de ses temps et lieux et doit être étudié et interprété comme tel. Les buts à atteindre, conclut Keegan, et les responsabilités et tâches dévolues aux chefs de guerre, fonction de la société qui les soutient et des spécificités de temps et

d'espace, déterminent encore plus le genre de chef nécessaire, de héros, que de quelconques caractères ou comportements spécifiques définis historiquement.

Cette oeuvre nous promène à travers l'histoire pour étudier le chef des armées. L'auteur y élabore une théorie du 'héros' et discerne diverses phases de son évolution historique dont chacune constitue un chapitre de son livre. D'abord le leader pré-héroïque des sociétés primitives est discuté en introduction, suivis par les autres phases manifestant le type héroïque idéal [Alexandre de Macédoine], l'anti-héros [Wellington], le non-héros [Grant], le prétendu-héros [Hitler] jusqu'à la phase post-héroïque, qui sert de conclusion à l'oeuvre et qui, selon l'auteur, caractérise le commandement à l'ère nucléaire.

Comme il est dit dans l'introduction, le chef et son armée reflètent la société dont ils proviennent et ce que le peuple et les soldats savent de leur chef doit correspondre à leurs espoirs et à leurs besoins. Le chef doit porter un masque, le masque du commandement, et c'est celui-ci que Keegan veut percer à travers cette étude.

Il conclura que le chef qui rencontre la gloire est celui qui sait saisir les impératifs du commandement et qui sait comment les maîtriser. Ceux-ci sont les impératifs d'appartenance (qui lie le chef à ses troupes même si celui-là demeure mystérieux et distant), de la prescription (il commande par la puissance du verbe), de la sanction (il donne à chacun selon son mérite: récompense et châtiment), de l'action (qui permet au chef non seulement de connaître mais aussi de savoir presque intuitivement ce qui doit être fait, de quelle manière, quand et comment) et finalement, le plus grand et peut-être le plus important des impératifs, celui de l'exemple (qui exige que le chef soit 'présent' auprès de ses hommes ne serait-ce que dans leur esprit.

Le chef militaire doit pouvoir composer non seulement avec les exigences du commandement mais aussi avec le pouvoir civil de son temps. Certains chefs, comme Alexandre, ont réuni, dans un même corps, les deux pouvoirs, d'autres durent s'ajuster à l'un ou l'autre. À l'ère du nucléaire, le chef du pouvoir civil, selon Keegan, reprend dans ses mains la fonction critique du commandement suprême et de l'arme suprême avec la différence cette fois que celui qui porte la responsabilité finale et prend la décision ultime est maintenant celui qui est le plus isolé des réalités du combat et le mieux protégé des conséquences de sa décision (enfoui dans son abri anti-nucléaire). Ce qui porte Keegan à conclure que nous n'avons plus besoin d'un chef du style héroïque (porté à des réactions émotionnelles et irrationnelles devant les défis et menaces) mais plutôt un chef du genre de la période pré-héroïque qui sait, par l'usage raisonné et sélectif des impératifs décrits plus haut, prendre une décision éclairée et réfléchie et surtout très peu héroïque. L'humanité, dit-il, si elle doit survivre, doit choisir ses chefs pour ses qualités intellectuelles, son détachement, son esprit de modération et de pondération et son pouvoir d'analyse. Le chef d'aujourd'hui doit se méfier de la tentation d'être un tacticien, donc un héros, leurrer par l'immense quantité d'information qu'il reçoit, et savoir prendre la distance nécessaire au grand stratège.

Le livre ne répond pas à toutes les questions ni à toutes les attentes. D'abord, Keegan concentre ses conclusions sur la conduite de la guerre nucléaire qui me semble la moins probable, même si, la plus sérieuse dans ses conséquences. De plus, il nous surprend un peu en ne concluant pas que les impératifs [qui forment quand même sa conclusion principale] s'appliquent aux autres guerres qui sévissent toujours autour du globe. L'oeuvre demeure ethnocentrique en ce que ses données sont essen-

tiellement du monde occidental et l'auteur reste silencieux sur l'universalité de ses conclusions. Finalement, il n'a concentré son étude que sur les grands chefs de guerre d'armées terrestres, on n'y parle pas des généraux des autres armes de combat telles que la marine ou l'aviation.

En conclusion, l'oeuvre mérite très certainement d'être lue ne serait-ce que pour l'approche ingénieuse et rafraîchissante qu'elle nous offre, pour les conclusions nouvelles que l'auteur a su tirer sur les impératifs qui ont caractérisé le leadership des grands hommes de l'histoire, tout autant que pour le voile qu'il soulève sur le « sens de l'Histoire ».

Rycharð A. BRÛLÉ

*Institut canadien pour la paix
et la sécurité internationales, Ottawa*

KINDERMANN, Gottfried-Karl, *Hitler's Defeat in Austria, 1933-1934: Europe's First Containment of Nazi Expansionism*. Boulder Coll., Westview, 1988, 262 p.

Il est bon de se rappeler aujourd'hui que tous les Autrichiens n'étaient ou ne sont pas pro-Waldheim, ou pire. Sous le titre de *Hitler's Defeat in Austria*, le professeur Kindermann offre, hélas, sans index des matières, une riche documentation (une centaine de documents), le récit et une argumentation sur l'histoire complexe des relations germano-autrichiennes, sur le conflit idéologique et militaire des Autrichiens et sur le rôle international de l'Autriche divisée des années 1930. Il passe en revue les débuts difficiles de la République autrichienne, sa lutte contre le dictateur allemand, le développement d'une idéologie et d'une identité autrichiennes et l'échec des Puissances alliées à suivre l'exemple du chancelier autrichien Dollfuss

dans sa confrontation avec l'Allemagne nazie. Le principal but de Kindermann était de réunir la documentation nécessaire pour fournir la preuve que l'Autriche a été la première nation de l'Europe qui ait résisté aux Nazis, la première à empêcher l'expansion hitlérienne et à voir l'assassinat d'un chef politique, le chancelier Engelbert Dollfuss, en raison de son action politique.

L'auteur reconnaît volontiers que le régime de Dollfuss n'était pas vraiment une démocratie: il avait conquis illégalement le pouvoir en réduisant le parti majoritaire dans ce pays, le parti social-démocrate, ennemi déclaré de l'Église catholique à laquelle Dollfuss et son Parti socialiste chrétien étaient affiliés. Selon Kindermann, les socialistes chrétiens ont été les seuls à rejeter sans équivoque l'Anschluss (annexion à l'Allemagne). Dollfuss gagne à la fois sur les nazistes et les « bolchévistes » et il obtient l'appui de l'extrême-droite, des fascistes des Heimwehren (de même que de l'Italie fasciste) qui défendent les valeurs chrétiennes à l'instar du parti de Dollfuss, ce que ne défend présumément pas le Parti social-démocrate. L'auteur croit que cette forme de gouvernement était nécessaire dans les circonstances. Peut-être a-t-il raison. L'intention politique de Dollfuss était de faire échec au socialisme et au nazisme en évitant qu'ils prennent le contrôle de la nation.

Il faut admettre que la cause de la démocratie subissait de graves échecs dans toute l'Europe en ces années 1930. On peut cependant se demander si des solutions démocratiques étaient envisageables en Autriche. En pareilles circonstances, la France, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Tchécoslovaquie et d'autres nations européennes n'ont-ils pas maintenu leurs institutions démocratiques au cours de ces années?